

mille Russes et Autrichiens. Mais enfin la colonne se découvre, elle approche, et Vandamme a reconnu le corps de Kleist, en retraite devant Saint-Cyr. Il n'est plus possible de se maintenir à Kulm ; il faut s'ouvrir une route sanglante ; tous l'ont juré. Corbineau est à leur tête : formés en colonne serrée, ils se précipitent à l'arme blanche sur les Prussiens, les culbutent, les traversent, enlèvent toute leur artillerie, et gravissent les hauteurs avec ce trophée qu'ils ramassent en fuyant.

Dans cette affreuse bagarre, chargés avec fureur par les Russes et les Autrichiens, ils sont forcés d'abandonner les canons de Kleist, Vandamme, Haxo, Guyot et sept mille hommes tombent au pouvoir de l'ennemi ; trois mille restent sur le champ de bataille. Corbineau parvient, avec les généraux Dumonceau et Philippon, à ramener huit mille hommes, qui, à deux lieues de là seulement, rejoignent les troupes de Saint-Cyr. Il arrive à Dresde, et le sabre prussien dont il est encore armé apprend à Napoléon le désastre de Vandamme.

Ce fut sous ces auspices funestes pour la France que, le 2 septembre, les trois souverains alliés se réunirent à Toplitz. Le 9, on signa en présence de Lord Aberdeen le traité qui proclama l'accession de l'Autriche à la ligne du Nord. Ce traité rendait à l'Autriche le *statu quo* de 1803, à la Prusse celui de 1805 ! l'empereur d'Autriche donnait lui-même rendez-vous dans le camp de l'ennemi commun !

Napoléon avait dit, le 21 août, en allant au secours de Dresde : *Aujourd'hui Oudinot entre à Berlin*. En effet, tandis que le maréchal Davoust occupait Schwerin, menaçant Rostock et Wismar, le duc de Reggio quittait, le 17, la position de Dahme et s'établissait à Baruth : malheureusement il demeura dans l'inaction deux jours, abandonna, le jour suivant, la route de Torgau à Berlin, et fit un mouvement sur Wittemberg.

Au lieu de suivre la marche si impérieusement tracée par Napoléon, et combinée avec celle du prince d'Eckmühl, Oudinot avait dirigé le septième corps sur Gross-Beeren, le douzième sur Ahrensdorf, et le quatrième sur Blackenfeld, où le général Bertrand se battit toute la journée. Instruit de ces directions, le prince royal de Suède avait porté tous ses efforts sur le centre à Gross-Beeren, jugeant bien que le succès de son attaque entraînerait nécessairement la défaite de nos deux ailes.

L'événement justifia cette prévision. La pluie ayant rendu les fusils presque inutiles, on en vint à la baïonnette ; mais, écrasé sous le nombre, le général français se vit forcé d'abandonner Gross-Beeren, et de se retirer sur Gottow.

L'Empereur à la nouvelle de l'échec de Gross-Beeren, chargea le maréchal Ney de le réparer, et lui donna le commandement du maréchal Oudinot, avec l'ordre de se porter en avant et de replacer, par un mouvement de flanc, l'armée sur la route de Dresde à Berlin. Tout à coup, le 30 août, le lendemain du départ de Ney pour l'armée de Berlin, il apprend que Macdonald a essuyé sur la Katzbach une déroute complète contre l'armée de Blücher.

Assiégé de toutes parts, Napoléon s'obstinait à garder Dresde comme un immense arsenal, comme la forteresse d'où, suivi de son invincible garde, il pourrait encore s'élanter au secours de ses armées ; mais les alliés avaient résolu de le forcer dans cette position ; en conséquence les armées de Schwartzberg et de Beningsen se combinèrent pour agir sur notre flanc droit, et celles de Blücher et de Bernadotte pour agir contre notre gauche.

Afin de résister à un orage si redoutable, Napoléon



appela à lui les vingt mille hommes organisés par Augereau à Wurtzbourg, et dès lors la Bavière resta abandonnée à elle-même. Dès la rupture de Prague, le roi Maximilien avait loyalement écrit à Napoléon qu'il espérait pouvoir continuer l'alliance jusqu'à la fin de novembre ; mais, le 8 octobre, le traité de Ried fit passer aussi cet ancien ami de la France sous le joug autrichien.

Cependant, avant de partir de Dresde, Napoléon conçut encore le projet de surprendre Blücher et d'empêcher sa jonction avec Bernadotte. Le 7 septembre, à six heures du matin, il a quitté Dresde ; il y laisse deux de ses meilleurs généraux, le maréchal Saint-Cyr et le comte de Lobau, ainsi que trente mille hommes

qu'il ne reverra plus. Napoléon marche, à la tête de cent vingt cinq mille hommes, sur Duben, où est Blücher ; mais celui-ci, par une manœuvre hardie, lui échappe : il passa la Mulda, et se réunit à Zœrbig avec le prince royal de suède.

Désespéré de ne pouvoir atteindre ni Blücher ni Bernadotte, Napoléon fut saisi de l'idée de transporter la guerre entre l'Elbe et l'Older, quand, le 14 octobre, il reçut la déclaration de guerre de la Bavière. Dans peu, le roi de Wurtemberg, le plus dévoué de ses alliés, va céder aussi, malgré lui, à l'obsession menaçante du cabinet de Vienne. Entraîné par le même tourbillon, le grand-duc de Bade suivra bientôt l'exemple de ses voisins.

Mais le coup le plus funeste vient de lui être porté par l'armée bavaoise, dont la jonction avec le corps de Reuss découvre la frontière française depuis Huningue jusqu'à Mayence. Napoléon n'a plus d'autre ressource, pour ne pas perdre toute communication avec la France, que de gagner rapidement Leipsick, où les armées combinées pourraient le prévenir.

D'ailleurs, la grande armée autrichienne avait débouché de la Bohême, et, le 13, le roi de Naples, vivement attaqué vers le village de Wachau, n'a écouté que sa valeur, et a payé un moment de succès par un revers.

Le roi Saxe a suivi la marche de Napoléon ; il arrive dans la dernière ville qui lui reste. Seul de tous les alliés de la France, ce Nestor des rois a rejeté les instances, a dédaigné les menaces de l'Autriche, de la Prusse et de la Russie, qui ont envahi tous ses Etats.

Les alliés n'ont pas cessé d'avancer ; ils sont, avec trois cent cinquante mille hommes, en présence de Napoléon, qui n'en compte que cent cinquante-cinq mille, et n'a que vingt-deux mille hommes de cavalerie à opposer à un nombre plus que double de cette arme, si importante dans de vastes plaines comme celles de Leipsick. C'est avec ces forces que Napoléon va disputer encore, non plus l'empire du monde, mais la victoire d'où dépend le salut de la patrie.

CHAPITRE XL

Batailles de Wachau, de Leipsick et de Hanau.— L'armée revient à Mayence.

La journée du 15 octobre fut employée par les deux armées en préparatifs pour la bataille du lendemain :